

Une Reine des Fromages et de la Crème

XII

(Suite).

L'homme d'affaires, accompagné du gérant de l'hôtel, servant d'interprète, et de Kennedy, le valet de chambre de Sir Gilbert, monta en voiture pour se rendre chez cette femme. Il fallait traverser presque tout Vienne, que, depuis si longtemps, le laborieux homme d'affaires caressait le rêve de visiter ; cette aimable ville impériale, où la vie coule si doucement et où l'esprit s'élève si haut, où les échos d'une valse de Strauss semblent toujours vibrer dans l'air et où une journée ensoleillée correspond à chacun des jours brumeux de Paris ou de Londres. Hélas ! ce n'était pas une cité joyeuse, mais une ville en deuil qu'il trouvait. Au lieu d'une valse de Strauss, c'était plutôt les accents de la marche funèbre de Beethoven dont l'air paraissait alourdi ; le soleil et la gaieté semblaient de même éteints par l'ombre du cortège lugubre des funérailles des victimes qui s'était déroulé comme un serpent noir d'un bout de la ville à l'autre. Les corbeilles des bouquetières n'étaient que médiocrement garnies : était-ce parce qu'on était en décembre, ou était-ce parce que toutes les fleurs avaient été forcées de s'ouvrir avant le temps pour faire des couronnes funèbres ? Et puis l'air uniformément triste et sombre des habitants les faisait se ressembler tous, leur donnait un air de famille, d'une famille en grand deuil. Cette pénible impression resta à jamais attachée au nom de Vienne dans le souvenir de M. Dunnet.

M. Dunnet et ses deux compagnons arrivèrent à la Leopoldstadt où demeurait Mme Pamperl. Ils furent introduits auprès d'elle par le petit garçon qui était venu leur ouvrir et qui leur assura que "maman" pourrait leur répondre, car elle ne pouvait parler que de cela, de l'incendie. L'ouvreuse, en effet, se souleva sur ses oreillers et invita les visiteurs à l'interroger en leur certifiant que, si ses jambes avaient été cruellement brûlées, sa tête n'en était pas moins bonne.

— Monsieur désirerait savoir, — commença l'interprète, — si vous pouvez vous rappeler avoir ouvert la porte de la loge No. 9 du premier rang le soir du 8 décembre ?

L'index de Mme Pamperl se porta à son front.

— No. 9 ?.... Je vais vous le dire tout de suite. Oui, j'ai certainement reçu le billet et ouvert la loge. C'était une des premières loges occupées ce soir-là.

— Était-ce une dame ou un monsieur à qui vous avez ouvert la porte ?

— C'était un monsieur, et un vrai monsieur encore

attendu qu'il m'a donné un florin, sans que je sache pourquoi.

— Demandez-lui de me décrire cette personne, dit M. Dunnet à l'interprète.

A mesure que les réponses lui étaient transmises, le nuage s'épaississait sur le visage de M. Dunnet. Le spectateur de la loge No. 9 était grand, large d'épaules, il avait une barbe brune courte, était vêtu d'un costume gris, et parlait un mauvais allemand. Le signalement était d'une douloureuse exactitude : il n'y a pas à se méprendre sur l'identité du spectateur. Sir Gilbert, il devait enfin le reconnaître, était bien dans la salle du Ring-Theater lorsque avait éclaté l'épouvantable incendie.

M. Dunnet descendit silencieusement l'escalier de Mme Pamperl et rentra très abattu au *Grand-Hôtel*.

— Kennedy, — dit-il au valet de chambre, — je ne veux pas dire que tout espoir soit encore absolument et à jamais perdu, quoique.... Enfin, je pense qu'il est temps pour moi de prendre les effets de Sir Gilbert sous ma garde. Avez vous les clés ou était-ce Sir Gilbert qui les avait ?

— Je les ai, monsieur. Il n'y a que des habits et des objets de toilette dans ces caisses."

Quelques coups frappés à la porte les interrompirent. C'était une dépêche. Le reçu signé, M. Dunnet ouvrit lentement le télégramme. Il lut des yeux, puis répéta à haute voix :

M. Nevyll mort hier soir à Park Lane.

Sans baisser la voix, M. Dunnet s'interrogea.

— M. Nevyll ?.... Est-ce Sir Gilbert, rentré inopinément en Angleterre, ou est-ce Sir Ernest qui est mort hier soir, à Park Lane ?.... Et si c'est Sir Ernest... quoi après ?

L'homme d'affaires baissa la tête d'un air rêveur.

XIV

CERTITUDE

Février étendait sur la montagne et la plaine son manteau de frimas.

Un soir Ulrique fut prévenue que celui qu'on sur nommait à Glockenau le Père aux Pommes était mourant. C'est le paysan dont le fils avait épousé l'ancienne fiancée de Franzl, l'héritier du *Soleil d'Or*, resté soldat par dépit de se voir refusé par Ulrique. Or, durant le mois précédent, il ne s'était pas passé une semaine sans que ce Père aux Pommes envoyât chercher la comtesse sous prétexte qu'il sentait venir sa dernière heure. Ulrique était donc un peu blasée sur ces appels, mais n'en répondait pas moins aux désirs du malade qui avait pris le lit en décembre, et quoique Ulrique ne vît rien de plus grave qu'une certaine faiblesse dans les articulations, il persistait à